

nié avec une facilité apparemment si grande des masses de pierres qu'aujourd'hui même, nous serions embarrassés pour seulement remuer, malgré tous les perfectionnements apportés aux arts mécaniques, et malgré les engins et les machines d'une si grande puissance qui étaient tout à fait inconnus il y a encore peu d'années, et que nous possédons maintenant ; ceux-là peuvent, sans commettre d'hérésie historique, attribuer ces constructions étonnantes à des races de géants. L'histoire ne contient rien qui permette de contredire positivement cette théorie ; l'époque à laquelle on a travaillé aux grosses pierres que j'ai signalées est tout à fait inconnue. Tout ce que l'on sait, ce que tous les voyageurs admettent, ce qui frappe l'œil le moins exercé, c'est que cette partie des constructions de Baalbek remonte à une date beaucoup plus ancienne que celle des temples dont nous venons d'admirer les ruines majestueuses.

Dirai-je ici à quel essor peut s'abandonner l'imagination du voyageur se promenant au milieu de débris qui peuvent être antédiluviens, et méditant sur les effrayants bouleversements qui ont changé la face du monde et l'homme lui-même ? Quel sujet unique de réflexions, lorsque, placé sur un lieu où tout semble accuser une race et des forces disparues, l'homme du dix-neuvième siècle se reporte par la pensée à ces époques obscures du monde, pendant lesquelles le terrain qu'il foule maintenant à ses pieds a peut-être été parcouru, possédé, habité, travaillé par des êtres humains, qui vivaient ce qu'ont vécu, dans les temps historiques, les plus longues monarchies, et dont la taille atteignait peut-être celles des grands arbres.

C'est pénétré de toutes ces pensées saisissantes que nous nous éloignâmes lentement de Baalbek. Souvent je me retournais sur mon cheval pour contempler encore une fois ces ruines immenses dont la beauté avait rempli mon âme d'impressions si profondes. Je voyais encore la colline où elles sont groupées, dominées par les six majestueuses colonnes. Peu-à-peu la colline se confondit avec la plaine ; les colonnes seules, éclatantes sous les rayons d'un soleil ardent, frappaient encore mes regards. Enfin, je continuai un peu ma route, et quand je me retournai pour saisir encore une fois des yeux ce que ma mémoire ne pourra jamais oublier, tout avait disparu ; je ne voyais plus, devant comme derrière moi, qu'une plaine immense s'étendant à perte de vue, bornée sur chaque côté par les deux grandes chaînes du Liban et de l'Anti-Liban. Je jetai un dernier adieu, un adieu éternel à Baalbek !